

I

Amis, moi qui vous parle, j'ai peut-être cent ans. Je suis né en un siècle de lumière et de sang, dans le sud de la France, au pied du mont Ventoux. Quel était mon âge en 1789? Je ne l'ai jamais bien su. Ces années-là, les églises furent brûlées avec tous les registres...

Dans mon jeune temps, on m'appelait Vincent. Pour me différencier des autres garçons qui portaient ce prénom fort en usage par chez nous, on ajoutait « Justine ». Cela sonnait comme un nom de prince. Je ne possédais pourtant ni trésors, ni palais, ni terres, ni chevaux. Justine, c'était ma mère, une pauvre femme blessée, qui, pour son malheur, avait été belle.

À l'âge où la jeune barbe veloute la joue des garçons, je n'avais jamais vu de lit, d'armoire, de table ou de couvert dans la baume de Malegarde où nous logeait notre maître, le marquis de Saint-Roman.

Des baumes, il y en avait partout dans le pays. La nature, qui pourvoit généreusement aux besoins de ses créatures, les avait creusées à flanc de montagne dans la roche friable, et sans doute étaient-elles déjà habitées à l'époque où des ébauches d'hommes poilus marchaient encore à quatre pattes. Peu à peu, ils les avaient quittées pour habiter des maisons de pierre qui devaient tout à leur orgueilleuse industrie. Lorsque j'étais enfant, elles étaient presque toutes abandonnées, et n'y vivaient que des malheureux dans le dernier état de misère.

J'ai appris plus tard dans des livres que ces lieux souterrains étaient recherchés par les saints et les philosophes, qu'ils y trouvaient le recueillement nécessaire à l'éclosion de la sagesse. Pour ma part, je n'y connus jamais que la détresse et la faim, sinon le froid.

Le devant de la grotte était refermé par un mur grossier en pierres sèches. Un passant n'eût guère fait la différence entre cet

appareillage de façade et la paroi de safre farcie de galets. La porte était sans clef ni serrure. Qu'eussions-nous garanti du vol, puisque nous n'avions rien? Celui qui n'a jamais habité que des maisons bâties ne peut imaginer ce qu'est vivre dans un trou. Les murs et le plafond n'y ont aucune rigueur, et cet espace sans forme vous ôte un je-ne-sais-quoi de vif et d'insolent qui fait la force des hommes. On y prend l'habitude de vivre courbé et d'endurer. On ne songe ni à apprendre ni à construire. On attend, réduit aux simples fonctions du corps, bienheureux s'il ne souffre pas, et si, par malchance, on n'a pas l'élan de l'esprit ou celui de la foi, on n'est pas loin de redevenir une bête.

Nous dormions sur une paillée de folle avoine, que nous changeions à chaque Saint-Jean. Nos seules frusques étaient sur notre dos. Nous mangions le pain à la main, et la soupe sur nos genoux. Pauvres entre les pauvres, nous n'avions pas même de patronyme, seulement un prénom, comme les chiens et les cochons.

Mes parents ramassaient des glands pour nourrir les porcs du château. Nous avions aussi le droit de cultiver deux terrasses de lande gercée, encombrées de caillasses, écrasées de soleil en été, et raidies sous la neige en hiver. Nous y récoltions des fèves, quelques lentilles et un peu de blé noir. Le reste de l'ordinaire était tout de cueillette. Des journées entières, ma mère cuisait des racines de chardon dans une eau qui sentait la terre, et finissait par attendrir leur âme de bois. Les tiges fines des asperges sauvages et l'épinard des chemins parfumaient petitement les tristes soupes de raves. Pour quelques champignons et une poignée d'escargots, nous rendions grâce au ciel. Même les fruits poilus du gratte-cul passaient à la casserole, et les mûres des ronces qui explosaient en mille grains sous la dent. Les poireaux sauvages nous tordaient le ventre de leurs suc sournois. Tout n'était que soupe, et un morceau de couenne y retournait dix fois. Il finissait par se fondre et disparaître dans le bouillon, nous laissant l'éternel regret de ne pas y avoir mordu. Nous avalions trop vite cette pauvre pitance, puis, pour tromper la faim, nous mastiquions longuement des racines de réglisse.

Notre seul luxe, notre unique jasmin, était une treille de raisin magdalénois qui ombrageait notre porte. Mon père en tirait chaque automne quelques pintes de vin miraculeux dans lequel il trempait un croûton de pain en guise de dessert les jours de patronage.

En ce temps-là, on ne pétrissait guère que deux ou trois fois l'an. Nous descendions au village comme pour une fête. Mon père brassait la farine de seigle et de glands que ma mère écrasait chaque vesprée au mortier de pierre. Il en faisait de grosses miches rondes qu'il décorait d'une croix de Saint-André. Il ne savait pas écrire, et avait choisi l'instrument de supplice de son saint patron pour parler de lui. C'était là sa marque, et on la retrouvait, gravée au tisonnier, sur les manches de ses quatre outils, la pioche, la hache, le tranchet et la faucille.

Pendant que le pain cuisait dans le four banal, j'allais visiter monsieur Gensollen, notre bon curé. Il m'apprenait la vie des saints, les manières des gens et la prière en latin. Au moment de partir, il m'embrassait, puis dessinait du pouce un signe de croix sur mon front. Alors, il me donnait une image du saint sacrement, resplendissante de rayons colorés, qui sentait l'encens, les cierges et l'eau bénite.

— Prends-la, mon pauvre enfant ! Qu'elle te protège du mal et de la tentation, qu'elle t'aide à supporter ta peine. Ta misère, offre-la à Jésus, car en vérité il nous l'a dit : « Au jour du Jugement, les derniers seront les premiers ! »

Je fourrais le dessin dans ma chemise, contre ma peau, pénétré de ses pouvoirs mystiques, et je répétais à voix basse les mots mystérieux de la langue de Dieu :

— *Pater noster qui es in caelis... Santa Maria, ora pro nobis...*

Le soir, quand le tramont couchait sur la plaine les Dentelles de Montmirail, nous remontions à la baume. Mon père tirait le charretton sur lequel nous avions chargé le pain neuf qui sentait encore le chaud. Ma mère, à la bricole, l'aidait de son mieux. Lorsque la côte était trop raide, je m'arc-boutais à l'arrière. J'avais les pains tièdes sous le nez, et l'image de monsieur Gensollen contre mon ventre. Je confondais un peu, dans mon cœur et dans mon ventre, le parfum de l'église avec celui du fournil.

Chaque matin, en sortant de la paille, mon père récitait sa prière, puis il allait chercher une miche suspendue au plafond à l'abri des rats. Il nous coupait, sur le billot, le pain pour la journée. À la fin de la saison, la lame s'y ébréçait tant il était dur, et l'image du bon curé avait si bien pâli que l'on n'y distinguait plus le moindre rayon.

Le lecteur se demandera sans doute, à la description de cet état lamentable, si je compte lui faire verser des larmes, ou alors brandir le poing. Eh bien! ni l'un ni l'autre. J'ai seulement dans l'idée de le divertir et de lui montrer, accessoirement, qu'aucun destin n'est jamais tracé. Ainsi le mien, qui s'annonçait si mal, devait devenir fort intéressant. Car tout le monde aura déjà noté la date que j'ai négligemment écrite dès la deuxième ligne de mon récit: 1789!

II

Ce fut Mlle Analys qui me donna le premier morceau de pain blanc que je mangeai de ma vie.

Ce jour-là, je passais devant le château. C'était l'hiver, et le froid pinçait. Le gel avait gâté les derniers champignons, et je rentrais la besace vide. Le soleil était blanc derrière le brouillard. Bien que levé depuis matines, je n'avais encore rien mangé. La faim me travaillait le ventre, et les pièges que j'avais posés, tous intacts, ne me laissaient guère l'espoir de la satisfaire de ce jour. Je passais près du mur longeant les porcheries, lorsque j'aperçus, en plein milieu du chemin, cette place pelée qui signale les truffières. Le champignon noir n'a guère l'esprit de prudence, qui établit ses quartiers jusque sous les pieds des chevaux... Je respirai à plein nez son parfum et m'avançai lentement à genoux, guettant la mouche saoule qui le trahit par son vol immobile. Pour mon malheur, une truie le découvrit en même temps que moi, et se mit à fouir la terre du groin.

— Fous le camp! Canaille! Bâtard! Petit merdeux!

Je rentraï la tête dans les épaules et glissai un coup d'œil épouvanté vers celui que je n'avais pas vu venir. C'était Guillaume Ravanais, le viguier, un colosse aux mains épaisses comme des briques, qui gardait de son ancien état de porcher des manières épouvantables et une brutalité que chacun craignait. Entre nous, à voix basse, nous l'appelions l'Espien, car il travaillait activement à défendre contre nous les intérêts du château. M. le consul avait bien du mal à faire valoir devant lui nos misérables droits coutumiers. Il était si intraitable que, bien des fois, le marquis devait intervenir en personne pour adoucir ses arrêts. Mais notre maître était lointain. Il passait pour un savant, et partageait son temps entre sa maison de Sarriens et Paris. Il ne venait à Malegarde respirer le bon air du Ventoux qu'au moment de Noël, ou lorsque, au gros de

l'été, les moustiques affolés par la chaleur buvaient l'eau du Rhône. Ravanas pouvait donc régner sur nous comme un parfait despote. N'avait-il pas eu, quelques semaines plus tôt, l'incroyable dureté d'interdire le ramassage du bois mort dans les bois seigneuriaux? L'hiver était pourtant si rude qu'en plusieurs villes du Comtat les malheureux avaient été jusqu'à abattre les platanes et les ormeaux qui ombrageaient les cours. On avait répandu de la cendre dans les rues, et paillé le tour de la fontaine de la Pyramide pour ne pas se rompre les os sur la glace.

— Foutre! la neige vient du ciel, pas du château! Allez donc ramasser le bois du paradis!

Avec quelle tranquille arrogance il avait lancé ce blasphème! L'homme avait le regard insolent, le sourire moqueur, la passion de l'or et le goût de la cruauté. Il s'était acquis l'estime du vicomte que chacun tremblait de voir un jour succéder à son père. Il lui servait de guide, de porteur, de bourreau. Le père Gensollen disait quelquefois qu'il était son « âme damnée ». Il avait même réussi à lui faire accepter ses amis, une bande de fainéants avec des têtes de coin de rue qui levaient volontiers le coude et lorgnaient les filles en salivant comme des chiens.

L'Espien me sangla un coup de bâton dans les côtes.

— Allez! Tire de route!

J'abandonnai la truffe et reculai, car il m'eût massacré avec le plus grand plaisir. Il fourra la boule noire dans sa poche tandis que la truie laissait échapper un grognement déçu. Je méprisai de toutes mes forces la bête stupide qui travaillait pour un ingrat.

À ce moment, quatre beaux cavaliers arrivèrent au petit trot. C'était M. le marquis, Mme Adelaïde son épouse, le vicomte Sifrein, leur fils, et Mlle Analys, leur fille cadette qui pouvait avoir à peu près mon âge. Chapeautés et bottés, ils portaient des pelisses de bon drap doublées de lynx.

— Qu'est-ce là, mon brave? demanda le maître.

— Rien! monsieur le marquis. Cette bordille de petit paysan vient voler la mangeance de vos cochons!

— Foutue plèbe! gronda le vicomte, en retenant son cheval noir qui piaffait.

La marquise, une belle dame toute poudrée, laissa tomber sur moi un regard méprisant.

— Peut-on imaginer un cœur de pourceau derrière ce visage d'ange?

— Parlez donc d'estomac plutôt que de cœur, mon amie... Mais je vous accorde qu'il est beau comme Jean Baptiste sous sa crasse, reprit le marquis en m'adressant un étrange sourire.

La marquise pinça les lèvres et se tourna vers moi.

— N'as-tu point honte, garnement, de te nourrir comme un goret?

— Ma chère... les goretts ont faim et mal, dit doucement le marquis. C'est leur ressemblance avec les hommes et leur différence d'avec vos anges...

— Dieu a créé l'homme à Son image!

— Que savez-vous de Son image? Je ne connais que celle de l'homme qui se distingue de la bête par deux qualités contradictoires: *la conservation de soi et la pitié.*

Le vicomte eut un ricanement. Le coquin n'avait pas vingt ans, mais déjà il affichait l'assurance d'un sénateur.

— La pitié est une invention des faibles qui leur sert de sauvegarde. Je dis, moi, qu'elle est contre nature, car elle vise à changer l'agencement naturel des choses. *Ce qui est doit être, les faibles se résigner, et les forts se fortifier encore dans leur état.*

— Espérez, mon fils, d'être toujours de ceux-là, et que les forces ne changent pas de main, dit le marquis avec un fin sourire.

La marquise vint étayer par la raillerie la méchante argumentation de son fils.

— Toutes vos balivernes...

— Ce ne sont pas « mes » balivernes. Ce sont celles de M. Rousseau.

— Le joli directeur de conscience, en vérité!

— Qui en vaut bien d'autres! Tenez! Grâce à ces deux qualités qu'il énonce, je peux transformer cet enfant. Donnez-le-moi, et...

— Je me garderai de vous le donner, dit la marquise avec aigreur. Vous saurez bien le retrouver et le prendre vous-même lorsqu'il sera en âge de vous servir!

Elle leva le menton et arqua ses sourcils dédaigneux. À ce moment, Mlle Analys, qui n'avait rien dit, se pencha sur sa selle et me tendit un morceau de pain, destiné, sans doute, à sa jument.

Craignant une feinte, je n'osai d'abord le prendre, puis m'en emparai brutalement, sans songer à remercier. La marquise s'indigna :

— Que faites-vous, ma fille? Pourquoi donnez-vous de votre pain à ce petit misérable! Il ne faut pas lui en apprendre le goût!

Le marquis poussa un soupir, tourna bride, et se dirigea vers le grand portail à grille du château.

— Vous avez raison, ma pauvre amie. Ils sauront cependant prendre un jour ce que vous et les vôtres refusez de leur prêter. Et ce jour-là n'est pas loin! Commencez à trembler...

— N'êtes-vous pas des nôtres?

— Si peu..., soupira le marquis.

Il se désintéressa de l'affaire. La marquise, haussant la voix, cria dans sa direction :

— Ce M. Rousseau vous a mis dans la tête de bien étranges choses!

Le vicomte tira son fouet et le fit claquer sous mon nez. D'un coup de reins je me jetai en arrière.

— Sus! Petit gueux! Dégage l'horizon!

Comme je m'enfuyais, courbé en deux et tenant le pain contre mon ventre, je l'entendis qui riait :

— Regardez-le courir, ma mère! Lacoste n'a-t-il pas raison lorsqu'il nous dit que « l'homme du peuple n'est que le premier échelon après le singe des bois »?

La marquise joignit son rire au sien tandis que je maudissais ce Lacoste inconnu dont j'étais loin d'imaginer la place qu'il tiendrait dans ma vie. La marquise minaudait :

— Lacoste ne dit que des horreurs, mais il faut reconnaître que certaines sont d'un piquant!

Je me sauvai à travers champs sans abandonner mon croûton. Je dois avouer à ma grande honte que, craignant de devoir le partager, je m'arrêtai pour le dévorer. La misère avait déjà endurci mon cœur. Accroupi sous un genévrier, je le mastiquai sans fin, l'assaisonnant de ma haine et de ma gratitude. Je voyais la main de poupée qui me l'avait tendu, le mince poignet recouvert de dentelle, les ongles polis, bombés comme des noisettes, et j'entendais le rire du vicomte. Goûts mêlés de miel et de venin, comme tout ce qui me viendrait du château.

*

Lorsqu'il séjournait à Malegarde, le marquis était le plus souvent perdu dans ses livres. Depuis la baume, on voyait sa chandelle brûler dans la librairie des nuits entières. Quelquefois il recevait des amis, des gentilshommes poudrés et des jeunes gens délicats qui riaient en renversant la tête. Tout ce joli monde courait sur la pelouse et prenait des poses en récitant des vers.

Le vicomte et la marquise passaient parfois à cheval devant notre baume. Mon père s'avancait sur le seuil et les saluait à genoux comme si le Saint-Esprit fût descendu du ciel. Ma mère se cachait dans l'ombre de la grotte et crachait par terre sans mot dire. Et moi je comprenais sa fureur silencieuse, tant il est vrai que toutes nos passions nous viennent des femmes.

Il m'arrivait de croiser Mlle Analys dans les bois. Du haut de sa jument, elle me regardait de ses grands yeux graves qui avaient la couleur des mauves du bord de l'Aigue. Ses longs cils me faisaient penser aux antennes soyeuses des papillons de nuit. Jamais plus elle ne m'offrit de pain blanc ou bis, mais son sourire me nourrissait l'âme et le cœur. Quelquefois, depuis la cime de mon peuplier, j'avais la chance de l'apercevoir qui marchait sous les mûriers du château, un petit livre dans les mains, ou qui chantonnait doucement en balançant son jupon :

*Il pleut, il pleut bergère
Rentre tes blancs moutons...*

Elle marquait la page avec une fleur séchée, puis, le regard perdu, semblait réfléchir. Elle ne courait pas comme les enfants de son âge. C'était une petite personne sage qui semblait frôler le sol comme une apparition, et illuminait tout ce qui l'approchait.

Un soir d'automne, alors que je cherchais des cèpes dans le sous-bois, elle passa au galop dans un chemin creux sans me voir. Le vent de la course dénoua ses cheveux qui se mirent à voler derrière elle. J'étais ébloui comme un benêt dans son sillage, lorsqu'un autre cavalier, tout de soie prune et chamarré d'argent, débouchant d'un fourré, s'élança à fond de train à sa poursuite. Arrivé à la croix des chemins, il hésita entre deux allées qui s'enfonçaient sous les chênes. D'une main ferme, il tira sur le mors. Son cheval, un bel

alezan à trois balzanes, se dressa sur ses jambes avec un hennissement d'impatience.

Le jeune homme m'aperçut :

— Hé! L'ami! N'as-tu point vu passer une cavalière?

Tout était beau chez ce garçon, aussi bien la monture que le costume, la voix et le maintien, jusqu'au regard noisette droit et rieur où se trouvaient en un mélange exact esprit et bienveillance. Tant de grâce me fut une douleur insupportable. Le front buté et le regard fuyant, sans un mot, je lui indiquai la mauvaise direction, ce dont il me remercia avec civilité. Quand il eut disparu, je vis à mes pieds un ruban de soie moirée, tantôt mauve et tantôt vert selon la place qu'il prenait dans la lumière. Trois longs cheveux de cuivre y étaient demeurés accrochés. Avec d'infinies précautions je les dégageai et j'en éprouvai la force vivante jusqu'à ce qu'ils se rompissent. Le cœur déchiré, j'enroulai les brins autour de mon doigt...

Les semaines passèrent et les saisons. Sans doute les années...

*

Je partageais ma vie entre la cueillette des glands et les travaux de la terre. Mon seul plaisir était de descendre au village pour rendre visite à notre bon curé.

Margarido, la servante de monsieur Gensollen, cultivait, dans un chambron attendant à la sacristie, des vers à soie qu'on appelle par chez nous des magnans. Tout au long du joli mois de mai, dames et demoiselles couvaient la graine au chaud, dans un médaillon creux entre leurs beaux seins blancs. Cette coutume ajoutait un je-ne-sais-quoi de magique et de sensuel à cet élevage venu de la Chine. Au moment de leur éclosion, les vers étaient aussi fins et noirs que des cheveux d'Égyptienne. On les gavait si bien de feuilles de mûrier qu'en peu de jours ils devenaient cent fois plus gros et blanchâtres, au point d'atteindre la taille d'un doigt. J'étais fasciné par l'appétit vorace des bestioles, par leurs mues successives, et, pour finir, leur enfermement volontaire dans le cocon de soie. On les décrochait alors comme des cerises des ramilles où ils s'étaient perchés, puis on les tuait dans des bassines d'eau bouillante.

Quelquefois, certains magnans s'en allaient tisser dans des coins reculés dissimulés aux regards, ce qui les sauvait du fatal bouillon. Ils parvenaient alors à s'accomplir dans leur œuf d'or d'où ils

sortaient enfin, au terme de leur métamorphose. C'était là tremblants papillons à gros ventre, incapables de voler, et dont l'unique dessein semblait être la reproduction. Ils s'appareillaient par deux, soudés l'un à l'autre, agités de vibrations que j'observais avec curiosité, en proie à un étrange et délicieux malaise. La substance passait ainsi de l'un dans l'autre, puis le mâle, épuisé, vidé de son principe, ne tardait pas à mourir en se desséchant comme une mue de cigale. La femelle, en revanche, s'enflait et pondait des myriades d'œufs blonds qui brunissaient à l'air comme les graines des carottes.

Des courtiers passaient autour de la Saint-Jean, qui achetaient les cocons au poids, selon leur taille et le ton de la soie. Un bon produit se devait d'être oblong, ni trop mince, ni trop rond, d'un doré lumineux mais point jaune. Cette valeur était directement liée à la quantité et à la qualité des feuilles de mûrier consommées par les larves.

Je me glissais volontiers dans la pièce sombre à l'atmosphère saturée d'une âpre odeur d'herbe et de ferments. Je risquais un doigt curieux sur le velours des bêtes molles. Elles se fronçaient de surprise sous cette caresse, s'immobilisaient un instant, puis se remettaient à ronger méthodiquement les dentelures des feuilles. Margarido me faisait une chasse féroce.

— Ne touche donc pas à mes magnans, galapiat ! Tu vas leur couper la soie...

Car pour Margarido toute manipulation abusive des animaux domestiques devait se solder par des calamités. Tirer une plume à une poule lui détachait la grappe d'œufs, caresser une chèvre lui faisait tourner le lait. Jusqu'aux lapins, pourtant réputés joyeux lurons, qui eussent refusé de se reproduire si, par malheur, mon doigt les eût frôlés.

— Tu as la main de merde ! disait Margarido.

Je me tassais un peu sous cette terrible malédiction, mais je me défendais mal de la noire jubilation de l'altérité. Fortifié par les diaboliques pouvoirs que m'attribuait la servante du curé, il m'arriva plus d'une fois de fixer le soleil en lui ordonnant de s'éteindre. Sans doute visais-je d'emblée un peu trop haut, car l'astre du jour ne m'obéit jamais. Peu à peu, j'en vins, vaguement déçu, à penser que Margarido n'était qu'une méchante doublée d'une bête. Aussi

ne l'écoutais-je guère, tout en singeant la docilité pour échapper à ses regards fouineurs.

Il y avait, dans un recoin du chambron aux magnans, un tel fourbi d'outils de paysan et d'insignes d'église mêlés que je pouvais facilement me dissimuler et voir sans être vu. Je me faufilais comme un rat entre une lame de faux rouillée et la bannière de saint Siffrein, et j'attendais tranquillement une embellie.

La nièce de Margarido, Lissou, une maigrichonne au teint maladif, alimentait deux fois par jour les larves affamées. On les gavait tant qu'au moment du solstice les mûriers dressaient souvent leurs branches vigoureuses aussi nues qu'en hiver. Chacun commençait alors à guigner vers les mûriers du château qui épaississaient une ombre magnifique. Guillaume Ravanas avait le pouvoir d'accorder ces feuilles selon son bon vouloir. Il descendait donc se pavaner dans le village. Je fus un jour le témoin involontaire de sa façon de procéder aux enchères. Ce que je vis me bouleversa si fort que, des années plus tard, je ne pouvais évoquer la scène sans trembler.

Lissou venait d'éparpiller sur les claies de roseau un panier de feuilles tavelées. On voyait, à son air inquiet, qu'elle déplorait de ne pas en avoir davantage. Ravanas entra, courbant sa haute taille pour franchir la porte voûtée. Rien n'était fermé pour lui, et il s'introduisait partout sans se faire annoncer, avec une insolence mal dissimulée derrière une grosse jovialité.

— Alors, petite, comment vont tes magnans?

Je vis Lissou se troubler et comme se racornir. Cependant, elle fit face avec cette lassitude désespérée des filles habituées au malheur.

— Ils mangent beaucoup, monsieur le viguier, et le mûrier du presbytère est complètement dépouillé...

L'autre prit un ton paterne.

— La belle affaire! Il ne manque pas de mûriers à Malegarde!

Je fus surpris par cette générosité inattendue, et plus encore par la détresse qui se peignit sur les traits sans grâce de Lissou. Sans qu'un seul mot de marchandage eût été prononcé, elle tourna le dos à Ravanas, releva sa grosse jupe de cotonine rayée, et, se courbant comme aux champs, elle présenta ses fesses au viguier.

— À la bonne heure! Tu es une fille avisée!

Il déboutonna le pont de sa culotte, puis cracha dans sa main et mouilla de salive l'entrejambe de la petite. Il tira de ses chausses

un vit de belle taille, long, bien tendu et violacé, l'étira deux ou trois fois dans son poing fermé, ce qui en améliora sensiblement la rigidité. Il le plaça avec précision puis, prenant Lissou aux hanches, se poussa en avant avec un grognement satisfait.

La fille ne réagit pas plus que s'il lui eût posé un fagot de petit bois sur le dos. À peine, à chaque secousse, accusait-elle le coup, raidissant les mollets, maintenant vaille que vaille son équilibre sur ses pieds écartés. Le contraste était saisissant entre la figure morne de Lissou et le visage convulsé de Ravnas qui foutait comme on abat un chêne. Je ne saurais dire ce qui me faisait le plus de mal, de la résignation de Lissou ou du plaisir brutal manifesté par le viguier. Pourtant, malgré mon dégoût, je ne pouvais détacher mes yeux de l'abominable scène. Une étrange torpeur me prenait la nuque et descendait dans mon ventre, lourde et noire comme un étain fondu. Brusquement, Ravnas lâcha une bordée de jurons et, se renversant en arrière, souleva complètement Lissou. Les petits pieds manquèrent terre.

— Aïe! Aïe! Aïe! Monsieur le viguier, vous me faites mal!

— Foutre! il faut bien que tu le gagnes, ton mûrier!

Il finit par la reposer sur le sol, pâle comme un drap de lit, et plus morte que vive. Il se torcha le vit avec une poignée de feuilles et le remit dans sa culotte.

— Tu prendras le mûrier de la Croix.

Et il plia plusieurs fois les genoux pour se mettre les couilles à l'aise.

— Le mûrier de la Croix? Mais... monsieur le viguier... il est à moitié crevé...

— Crois-tu que ce que tu viens de m'offrir vaut davantage? Tu n'as ni foutre ni mamelles! Tu es aussi propre à faire bander qu'un vieux van à pois chiches...

Là-dessus il s'en alla, laissant Lissou renflante. J'attendis qu'elle s'en fût en me tassant sur moi-même, craignant autant ma honte que la sienne. C'est alors que, les fesses aux talons et les coudes au ventre, je sentis entre mes cuisses une moiteur inconnue. Un instant je fus partagé entre la surprise et la crainte, puis une furieuse envie de vomir me retourna l'estomac. Je sortis de mon trou, les mâchoires si fortement clavées que l'on m'eût fendu le crâne en voulant m'ouvrir la bouche. Cent magnans aveugles et satisfaits

étaient là, devant moi, qui dévoraient la maudite feuille, en ondulant sur leur digestion. J'en pris un que j'écrasai entre mes doigts. Il en suinta un jus pâteux, d'un jaune verdâtre, pour ainsi dire végétal. Je pris un second ver, puis un troisième, puis dix, puis vingt. Je perdis la tête. L'humeur affreuse coulait le long de mes bras dans mes manches, imprégnait tout le devant de ma chemise et, malgré les nausées qui m'amenaient par saccades le cœur au bord des dents, je ne pouvais arrêter le massacre.

Tout à coup, un hurlement me figea.

— Ah! Le foutu monstre! L'enragé! Le possédé! L'assassin!

Margarido me saisit par une oreille et me tira à travers toute l'église, jusqu'au presbytère, où monsieur Gensollen récitait son bréviaire, les yeux mi-clos. En entendant les hurlements de sa servante, il fronça les sourcils.

— Paix, Margarido! Paix! Que se passe-t-il encore?

— Il se passe, monsieur le prieur, que ce bandit a fait un carnage de magnans. Il en a écrasé plus de mille, et la saison est gâtée!

Margarido exagérait car, depuis toujours, et pour des raisons obscures, elle me détestait.

— Est-ce vrai? s'enquit l'abbé avec sévérité.

— Oui... monsieur le curé, répondis-je d'une voix nouée.

— Et pourquoi donc as-tu fait cela, petit malheureux? demanda encore le saint homme, plus prompt à comprendre et à plaindre qu'à châtier.

Qu'eussé-je pu dire? Comment expliquer cette folie? Parler de Ravanas? De Lissou? Du mûrier de la Croix? De mes cuisses souillées? Le désespoir me broyait les poumons. Quel démon me souffla la réponse que je fis au naïf curé?

— Je voulais voir où la soie se compose dans leur corps...

Monsieur Gensollen se mit à rire.

— Ah! Tu vois, Margarido! Il y a toujours une raison derrière les pires vilénies...

— Je vois surtout que ce petit bougre a le diable dans la chair et dans le cœur!

— Gens curieux marque d'esprit! dit le bon curé avec indulgence.

— Ah! Vous lui passerez donc tout! Et si un jour il ouvre une tête à coups de marteau pour y chercher le principe de

l'entendement, vous le félicitez et lui donnerez vingt sous de récompense pour sa belle curiosité? Ne voyez-vous pas qu'il a le mauvais œil?

— Allons! Tais-toi donc, vieille bête! Tu ne vois pas que tu déparles?

— Pardi pas! répondit l'autre entêtée, en pointant vers moi un doigt excommunicateur. Il a le mauvais œil! Je le reconnais! A-t-on jamais vu Provençal bon chrétien avec un regard pareil?

— Sans doute est-on, par ici, davantage habitué aux prunelles brunes, reprit le curé en riant.

— Parfaitement! Yeux marron, yeux de gens bons, yeux bleus, yeux de vicieux!

— On dit aussi « yeux d'amoureux »..., ajouta monsieur Gensollen en haussant les épaules.

Il me prit par le bras et m'entraîna avec lui dans le jardin du presbytère.

— Vois-tu, mon enfant, on ne comprend pas tout du fonctionnement des hommes, des bêtes et des plantes en les ouvrant en deux, car, ce faisant, on leur ôte le principe invisible qui les fait vivants et parcelles de Dieu.

— Vous prenez grand soin de ce petit furieux! cria Margarido depuis le seuil de sa cuisine. Vingt bons enfants vous attendent pour vêpres, et vous ne songez qu'à celui-là qui nous vient Dieu sait d'où!

— Si une seule brebis s'est égarée, le berger n'abandonnera-t-il pas son troupeau pour partir à sa recherche, et n'aimera-t-il pas cette brebis plus fort que toutes les autres?

De fait, monsieur Gensollen, qui avait toujours été pour moi d'une grande bonté, sembla m'aimer encore davantage après cette méchante aventure.